

*TANTÔT DIÈSE, TANTÔT BEMOL.
108 POÈMES ET CHANTS
DE RABINDRANATH TAGORE*

PRITHWINDRA MUKHERJEE

« LA TRADUCTRICE », DANS
L'ART DE L'EFFACEMENT

ANITA DESAI

LA CINQUIÈME IMPOSSIBILITÉ

NORMAN MANEA

*THE STATUS OF THE TRANSLATION
PROFESSION IN THE EUROPEAN UNION*

ANTONY PYM, FRANÇOIS GRIN,
CLAUDIO SFREDDO and ANDY L. J. CHAN

LA CINQUIÈME IMPOSSIBILITÉ

Norman Manea

Traduit du roumain par Marily Le Nir et Odile Serre

Seuil, 2013

Exilé aux États-Unis depuis plus de vingt ans, l'écrivain roumain Norman Manea continue d'écrire dans sa langue sans être publié dans son pays. Autrement dit, il n'est lu qu'en traduction. Dans « La langue exilée », un des douze textes qui composent le recueil *La cinquième impossibilité*, il parle de son rapport à sa langue maternelle, aux langues qui l'ont traversé dans son enfance du fait de l'histoire (sa déportation en Transnistrie au cours de la Seconde Guerre mondiale, sa vie dans la Roumanie soviétique), de l'exil, de la traduction. Il le fait en homme profondément meurtri, atteint dans ce qu'il a de plus précieux, sa langue, cette « maison de l'escargot » qu'il essaie d'acclimater aux sols sur lesquels il vient la poser. Tâche difficile, toujours à recommencer.

Norman Manea vit ce paradoxe qui consiste à écrire dans une langue que nul ne comprend autour de lui. Elle est le seul bien qui lui reste, c'est sa « langue-pays », sa « langue-domicile », mais il est seul à l'habiter. Pour qu'elle puisse être entendue, il faut qu'elle soit traduite, c'est-à-dire qu'elle disparaisse en tant que telle. Dans ces conditions, le traducteur devient une figure éminemment problématique, objet d'une suspicion engendrée par le sentiment d'être toujours et nécessairement « trahi ». Manea se heurte à l'« intraduisible », à l'écart abyssal qui lui semble exister entre les langues anglo-saxonnes et le roumain, un écart qui fait de la traduction une tâche quasiment insurmontable. Rapportant quelques expériences douloureuses avec des traducteurs anglophones, il décrit les conséquences désastreuses qu'elles ont eues sur sa pratique même d'écrivain. Il est ainsi conduit à simplifier son style (en cela, il répond aussi à ce qu'il perçoit des contraintes éditoriales, de plus en plus hostiles à la complexité) au point d'avoir le sentiment d'écrire non plus pour un lecteur potentiel, mais pour le

futur traducteur de son texte. Une crise, dit-il, dont il n'est pas sûr d'être « venu à bout ». Manea ou la nécessité de se dépouiller de son écriture pour pouvoir être lu...

Cela étant, la traduction ne se résume heureusement pas pour lui à un insupportable travestissement. Elle est aussi, et c'est tout à fait logique, ce qui permet de dévoiler certaines beautés de la langue roumaine au travers des difficultés de leur transposition. On reste dans l'intraduisible, mais, cette fois, magnifié, célébration d'une beauté singulière, incompréhensible, et d'autant plus émouvante. L'acte de traduction, en ce qu'il questionne la langue de départ, la sort aussi de sa routine, l'oblige à devenir consciente d'elle-même et c'est en cela, peut-être, que Norman Manea voit son suprême bienfait.

Corinna Gepner